

La mémoire sous les vagues

Laurence Couquiaud

La mémoire sous les vagues

Roman

Éditions Les Nouveaux Auteurs

16, rue d'Orchampt 75018 Paris

www.lesnouveauxauteurs.com

ÉDITIONS PRISMA

13, rue Henri-Barbusse

92624 Gennevilliers Cedex

www.editions-prisma.

com

Copyright © 2016 Editions Les Nouveaux Auteurs — Prisma Média

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-8195-04221

À mes parents,

*Aux victimes de la catastrophe
du Tōhoku.*

*« Se souvenir de son passé, le porter toujours avec soi,
c'est peut-être*

*la condition nécessaire pour conserver,
comme on dit, l'intégrité de son moi. »*

Milan Kundera

*« En vérité, nous soupçonnons parfois notre mémoire
d'enchanter faussement le passé,
alors qu'elle est fidèle à ce qui fut,
et que seules sont trompeuses les mélancolies
qui nous font douter d'elle. »*

Henri Gougaud

11

1

*Jishin*₁

Tokyo, 11 mars 2011.

Une onde infime au centre de ma tasse, de minuscules
vagues concentriques à la surface du liquide sombre.

C'est le tout premier signe que je ressens, avant de l'identifier.

Le tressaillement se propage depuis le sol dans
chaque objet, par les pieds dans le corps entier, résonne
dans ma cage thoracique.

La vibration prend de l'ampleur, mon bureau tremble
à son tour. Je suis agacée d'être dérangée en plein travail.

La secousse s'amorce doucement, si semblable à d'autres.

Puis elle monte en puissance. J'agrippe mon ordinateur portable qui se déplace par petits sauts.

Par la fenêtre, j'aperçois le sommet des hautes tours de bureaux osciller de plusieurs mètres. La clameur grandit des objets qui s'animent, s'entrechoquent. Puis le fracas de leur chute me décide à réagir. Je claque l'ordinateur, arrache mon appareil qui télécharge ses photos. Je pense à m'abriter sous la table, mais elle est encombrée de pieds de chaises, de piles de magazines

¹ Séisme.

Un glossaire de tous les mots japonais se trouve en fin de livre.

12

et de livres. J'opte pour le chambranle de la porte vers le couloir. Un effet déstabilisant de tapis roulant tire les pieds d'un côté puis de l'autre, me donne une démarche hésitante d'ivrogne.

Le séisme dure et s'intensifie. J'entends des cris depuis les appartements voisins, des bruits de verre brisé.

L'angoisse gagne du terrain. Elle s'insinue en moi, malgré une certaine habitude. Cette inéluctabilité fataliste si présente dans le stoïcisme japonais s'oublie vite lorsque le *namazu*, le poisson-chat

souterrain sur l'échine duquel

repose l'archipel, se réveille. La douceur du sol français désapprend la crainte sournoise et amplifie la peur lorsque les éléments se déchaînent.

Les murs craquent comme des arbres en pleine tempête.

Chaque matériau se plaint dans sa langue, micro-déchirements aigus et crissant des papiers muraux,

gémissements secs et nasillards des poutres comme sur

un navire drossé par les vagues, cliquetis des couverts,

tintements cristallins des verres, grincements des charnières,

clapots sourds et mats des livres qui ont un peu

de place, froissements rêches entre ceux qui n'en ont pas.

Dans un crescendo digne du Boléro, chaque voix rejoint

le chœur dans une mélodie effrayante. C'est la longue

complainte de la terre malmenée.

Dans la pièce, tout tangué. Les objets se rapprochent

du bord et comme des plongeurs de haut vol, considèrent

un instant la hauteur, hésitent, puis se lancent dans le

vide. La chute de la télévision, par chance, est freinée par

ses câbles. Elle pend de guingois en exposant son envers

de fiches et de broches. Le petit lustre oscille si fort qu'il

menace d'éclater contre le plafond ou de se décrocher

13

pour se transformer en dangereux projectile. La vaisselle

s'entrechoque, vibre, demande à sortir. Les placards ne

sont pas équipés de dispositifs antisismiques. Des tasses

posées sur le comptoir se fracassent par terre. D'autres

poussent derrière les portes, font sauter les aimants.

Les tiroirs vivent leur vie, s'ouvrent, se ferment, mêlent

leur contenu en salade métallique. Des effluves d'eau de toilette s'échappent de la petite salle de bain. Je retiens d'une main mon appareil photo serré contre moi. L'autre main, les doigts blanchis, agrippe l'encadrement de la porte. Mon coeur, au bord des lèvres, galope. La peur m'envahit. Celle qui fait monter l'adrénaline, la sueur acide, les réactions conditionnées de sauvegarde ou les plus irrationnelles terreurs.

La secousse n'en finit pas. Elle s'étire à ne plus jamais vouloir s'arrêter. C'est la plus longue et la plus intense subie depuis mon arrivée à Tokyo cinq mois plus tôt. La plus violente de toutes celles vécues au Japon. Certains séismes m'ont réveillée en plein sommeil, obligée à descendre la petite échelle de la mezzanine où je dors, cramponnée aux barreaux. Un autre m'a surprise aux toilettes, d'autres encore aux bains publics, ou dans le train, pendant un repas, faisant mes courses, seule, avec des amis, des inconnus surtout, toujours assez calmes et composés, habitués. Tous les habitants de l'archipel ont en mémoire quelque situation cocasse ou dramatique associée à un tremblement de terre.

Six minutes, un temps dilaté en éternité. Les aiguilles de mon réveil, tombé de la mezzanine en perdant sa pile, se figent sur 14 h 47. Un après-midi de début mars, beau et frais. Le printemps s'annonce et remonte doucement l'archipel. Les cerisiers ne sont qu'en boutons, en

14
promesse de douceur. Les premiers *hanami* n'auront lieu ici que dans quelques semaines.

Je n'imagine pas à cet instant, crispée en prière pour que la terre se calme, quelle onde tellurique ce séisme répercutera dans ma vie. Les petites ondes, comme les petits événements de la vie, ont un effet presque insensible tant qu'elles ne se heurtent pas à une pente douce, ou qu'elles ne se superposent pas à d'autres. Alors elles entrent en résonance et brisent des ponts, déferlent en raz-de-marée

meurtrier, créent des vagues scélérates capables de briser navires...

Soudain tout s'arrête. Silence, émaillé de chutes d'objets qui ne se sont pas décidés avant, reliquat de bruits assourdissants après un tel vacarme. Je laisse mon coeur se calmer avant de bouger. J'ai soif, la bouche desséchée par l'angoisse. Hébétée, je regarde autour de moi. La première chose que je fais, au lieu de boire ou de ramasser les débris de vaisselle qui pourraient lacérer mes pieds nus, est de porter l'appareil à mon oeil, cadrer et fixer dans sa mémoire électronique le résultat de ces quelques

instants de chaos. Cela me calme, comme toujours.

La photo comme thérapie. Une barrière entre la réalité et moi, le réel voilé par l'objectif.

Après de telles secousses, on vérifie que l'immeuble n'a pas subi de dégâts majeurs, que les voisins sont sains et saufs même si l'on n'a pas très envie de s'extraire de chez soi. On souhaite plutôt remettre de l'ordre, balayer les débris, rendre à son environnement un peu de sens, pour se rassurer, se prouver qu'on peut continuer comme avant.

Mais je ne touche à rien. Sur la pointe des pieds, je

15

franchis le couloir comme un champ miné de porcelaine tranchante, enfile des chaussures et vais frapper à la porte de ma logeuse dans l'appartement mitoyen. Visiblement choquée, elle étreint mes mains, riant d'un petit rire nerveux pour masquer sa frayeur, soulagée de me voir saine et sauve. Quel secours puis-je

lui apporter ? J'aperçois

derrière elle le même désordre que chez moi, en pire, car son appartement est rempli de bibelots. Entre-temps, la

coursive se peuple de quelques locataires, la plupart des étudiants se trouvant chez eux cet après-midi.

Le petit

immeuble à deux étages compte une dizaine d'appartements et nous nous retrouvons à six ou sept, parlant tous en même temps, soulagés, demandant si tout va bien, commentant la magnitude exceptionnelle, relatant nos petites misères respectives. Une nouvelle secousse nous surprend parlant de la première. Temps suspendu, une main contre le mur ou la rambarde, les jambes sur le tapis roulant, attendant sans un mot et le coeur battant que la réplique s'atténue et cesse.

Une jeune voisine a une vilaine contusion au front.

Personne d'autre n'est blessé. On se salue en s'encourageant.

Puis les portes se referment, laissant chacun à l'apaisement de ses battements cardiaques.

Je n'ai pas envie de contempler mon chaos domestique, je soupçonne que la ville peut m'offrir quelques prises de vues surprenantes après un tel événement.

J'attrape ma besace avec une batterie et un autre objectif, une bouteille d'eau et quelques biscuits. J'ai envie de marcher vers Shinjuku, prendre le sirop des rues, en passant par les parcs proches où se seront peut-être réfugiés les

employés des immeubles de bureaux.

Le long des petites voies de mon quartier résidentiel,

16

je croise des mères de famille, des ménagères sorties

s'enquérir de leurs voisins, des commerçants sur le pas de leur porte, des restaurateurs en tenue. Tous sont calmes mais plus tendus qu'à l'accoutumée. Nombreux sont ceux qui, le téléphone à l'oreille, tentent sans succès d'appeler leurs proches. Le réseau des portables est saturé. Les mobiles ayant des alertes automatiques aux séismes se mettent à retentir sans arrêt. La ville est dehors. Son ventre ouvert déverse ses citoyens. Les gens attendent indécis, entre l'envie de reprendre le cours de leur vie et celui de se rassurer en échangeant des anecdotes, en montrant leur sollicitude à ceux qui partagent l'espace commun.

Le cuisinier de l'échoppe de nouilles, au visage lunaire couvert de sueur, prend ses clients à témoin de ces vagues d'eau bouillante qui ont jailli de ses marmites. Autant d'instantanés exceptionnels que je saisis au vol. L'œil collé au viseur, je ne vois pas l'un de ces pylônes qui jalonnent le paysage urbain de tentacules électriques enchevêtrés. Manquant fracasser mon objectif, je suis soudain tirée par la manche. Au même moment une violente réplique nous précipite, mon sauveur anonyme et moi-même,

dans une posture peu élégante, agrippés à la carrosserie d'une voiture. Le bitume ondule par endroits comme le dos d'un animal cherchant à s'échapper de sa carapace trop étroite, craque comme une pâte boursouflée. Où se réfugier lorsque tout menace de vous tomber sur la tête et que le sol se dérobe sous vos pieds ? Au loin les sirènes des véhicules de secours se superposent en une étrange mélodie.

Au parc, la foule est hétéroclite. Plusieurs employés

17

venus des quartiers d'affaires alentours avouent leur frayeur. Celle-ci

les rend grégaires. Les promeneurs habituels, de jeunes enfants et leurs mères, se mêlent aux petits groupes de collégiens en uniforme rentrant chez eux. Des filles gloussent, légères, inconséquentes, les garçons chahutent, charrient les filles, oblitèrent par leur innocence la gravité du présent et du possible futur : jolies photos de rires complices, de silhouettes penchées sur leurs petits écrans, maugréant contre ce lien vital soudain rompu.

Une rangée de distributeurs de boissons éclaire de lumières artificielles des profils variés. Je circule entre les bancs, l'oreille aux aguets des dernières informations, l'œil en recherche. La circulation des trains et métros est interrompue. Les gens commencent à envisager l'idée de devoir rentrer chez eux à pied et se mettent à discuter trajet et nombre d'heures. Certains habitent trop loin

pour envisager de marcher et considèrent déjà la perspective de dormir au bureau. Un Occidental blond en costume chic, très corpulent, sirote une canette de café, des béquilles posées à côté de sa jambe plâtrée. Il secoue la tête d'un air fataliste. Je le photographie à la dérobée lorsqu'il tourne vers moi son regard, sans changer d'expression. Je baisse l'appareil et nous nous sourions. Du rapprochement inopiné des êtres par l'incongru. Un couple charmant, d'âge mûr, discute à l'écart. À un moment, l'homme passe son bras autour des épaules de sa femme et caresse ses cheveux blancs. Je saisis ce geste touchant, insolite chez des gens de cet âge. Il me semble que nous partageons tous un malaise palpable d'inhabituel inachevé, en devenir. *Kyōdai jishin*. J'entends pour la première fois l'adjectif de « géant »

18

associé au mot « séisme ». Malgré la relative habitude, c'est nouveau. Je me souviendrai de cette journée mais je ne sais pas encore pourquoi, incapable d'entrevoir ses conséquences profondes. Des files d'attente s'allongent devant les cabines téléphoniques. Les supérettes sont prises d'assaut, principalement pour les piles et les chargeurs de batteries. Des millions de banlieusards cherchent à rentrer chez eux. Cette nuit-là, c'est une véritable marée humaine qui arpeute les rues de la capitale en transhumance. Entre les gondoles du magasin dans lequel je suis entrée acheter mon repas du soir, mon regard est attiré par les clients massés autour d'un écran. Levant les yeux, je vois une barre blanche fendre le gris. Vu l'ampleur du séisme, l'alerte au tsunami a été déclenchée sur la côte est du Japon. Un front de vagues s'approche du rivage. Difficile d'en deviner la hauteur. Un bandeau déroule les consignes. Les reportages passent d'une région à une autre, Sendai, Sanriku, Fukushima, Ishinomaki, etc. entrecoupés de bilans, informations sur le trafic routier, ferroviaire ou aérien. On capte l'anxiété et la sidération des journalistes par les commentaires ébahis, les superlatifs innombrables. Les clients, sans se connaître, partagent leur inquiétude au sujet des membres de leur famille ou amis résidant dans les régions frappées. La distance se réduit entre les corps en une communion impromptue. Des chiffres terrifiants associés aux mots « épiceutre », « magnitude » et surtout « tsunami » sont prononcés comme autant de glas.

Mon oeil n'est plus protégé par l'objectif. La réalité

19

m'atteint de plein fouet. Ce que je contemplais jusqu'alors en spectatrice pénètre soudain ma vie.

Ma famille maternelle était originaire du Tōhoku.
Ma grand-mère
habite un petit village de pêcheurs de
la péninsule d'Oshika. Juste en face de l'épicentre. Sa
maison, à flanc de colline sur les hauts du village, surplombe
le port connu pour ses délicieuses huîtres. La
côte y est déchirée par l'océan, plissée de soubresauts
tectoniques. Les paysages ont cette grâce si japonaise
d'îlots escarpés, couverts de pins noueux et tordus dans
lesquels s'accrochent les nuages. Des macaques facétieux
y montent la garde. Je ne me résous pas à imaginer ma
grand-mère
menacée de danger. Est-ce
de l'autoprotection,
un refus d'une possible souffrance ? Une alerte a
dû retentir. Même un peu sourde ou endormie, elle a
dû entendre la sirène. Mais à 98 ans, que peut-elle
faire ?
Je me fustige de ne pas l'avoir appelée depuis plusieurs
semaines.

Ma dernière visite remonte à novembre. Je ne l'avais
pas vue depuis deux ans. Elle avait peu changé. Une
petite brindille fragile, menue, à la démarche mesurée
et lente. Elle semblait si frêle, mais sa détermination à
vivre la maintenait droite. Ses yeux un peu blanchis par
la cataracte posaient sur moi un regard tonique, bienveillant.
Ses mains étaient juste un peu plus parcheminées
lorsqu'elle prenait les miennes, et les verres de ses
lunettes un peu plus épais pour regarder les photos que
j'avais apportées de France. Elle parlait peu, m'observait
beaucoup. Les losanges soyeux des calissons que je ne
manquais pas d'apporter à chaque visite disparaissaient
durant la conversation, se mariant bien au thé vert et à
la nostalgie.

20

De stupeur, je suis inconsciente de l'ampleur des
drames qui se nouent à quelques centaines de kilomètres
au Nord.

Comme à chaque séisme sévère, la magnitude sensationnelle
a dû s'ébruiter à l'étranger. Mes proches
cherchent sans doute à me joindre. Je dois rentrer à
l'appartement. La nuit est tombée. En arrivant, je me
fraye un chemin parmi les débris, rabats les tiroirs du
mollet ou de la hanche. Je rétablis les branchements de
la télévision, essuie le liquide renversé sur l'ordinateur.
Au téléphone, la tonalité de la ligne fixe est normale.
Je compose le numéro de ma grand-mère,
le coeur battant.

Ça sonne, sans fin. Pas de réponse, pas de message
avec la voix de ma mère enregistré lors de sa dernière

visite, pas de voix automatique de numéro inconnu, pas de tonalité occupée. La sonnerie se perd dans le vide. J'essaie encore, à chaque essai plus soucieuse. Sur mon répondeur, j'écoute, de France, la voix grave de Papa, posée, disant qu'ils ont découvert le désastre au saut du lit et me demandant de les rassurer dès que possible ou d'envoyer un mail. Puis la voix anxieuse de Maman en japonais me demande d'appeler Obāchan et de lui donner des nouvelles car l'appel depuis la France ne passe pas. Un autre de mon fils dont je sens l'inquiétude masquée à l'aigu anormal de sa voix.

J'allume l'ordinateur, la connexion haut débit fonctionne normalement. Naviguant de chaînes TV en agences de presse, d'informations sismiques en bilans temporaires, du japonais au français, mon esprit se noie dans un flot incessant d'images plus insupportables les unes que les autres.

21

Je regarde une chaîne française lorsque, le téléphone à l'oreille, essayant toujours le même numéro, je vois la vague... Une langue géante d'eau boueuse s'enroule autour des obstacles, charrie des maisons en tourbillonnant sur les flots, des voitures par centaines, des bus, des camions, elle explose sur une butte, se soulève comme un tapis vivant et se déverse de l'autre côté, progresse inexorablement, se charge de terre riche et noire au passage de serres agricoles, s'enflamme et explose par endroits, vomit des torrents de bois, traverse les immeubles, anéantit tout, efface, engloutit, dévaste, élimine. Tue. Elle oblitère tout, il est impossible d'y survivre.

Je reste devant ces images, aimantée par l'horreur, spectatrice voyeuse et impuissante. La vague est filmée d'hélicoptère. Étrangement, on ne distingue aucune silhouette. C'est presque abstrait. Tout est miniature, petites voitures, petits toits de maisons qui flottent, dérivent, se fracassent au gré de nouveaux obstacles. C'est un enchevêtrement abject, mais seulement des choses. Les gens ont-ils

eu le temps de fuir grâce aux alertes ?

La vague progresse toujours. Sa puissance tragique me fascine de façon malsaine. L'océan fournit une énergie colossale à se répandre. Tout est uniformément boueux, elle pénètre maintenant loin à l'intérieur des terres. Et là soudain des voitures, des camions roulent sur des rubans de goudron, des piétons regardent depuis des ponts, d'autres courent, tentent de fuir. Non ce n'est pas possible, ces gens vont mourir, la vague va les atteindre et ils ne le réalisent pas. J'assiste à leur mort en direct. Je suis dévastée.

La caméra se détourne, je n'écoute pas le commentateur

tellement les images me bouleversent, je ne suis qu'yeux, coeur et chagrin, des uns directement aux autres par la certitude de l'inexorable.

Dans ce cadre-ci

tout est gris, filmé sans doute d'un immeuble, la vague est très proche, on sent son effroyable force. Elle ramasse tous les véhicules, submerge la digue pourtant si haute, censée protéger la ville, et les déverse comme des petits Lego de l'autre côté, les soulève, les roule, les avale. On voit des passagers se débattre dans les voitures. Puis des chalutiers, des plaisanciers basculent à leur tour et s'encastrent sous le pont. Ils s'empilent et se disloquent comme d'insignifiantes maquettes. On entend les cris de déni, les exclamations, les pleurs des témoins qui filment.

Sur d'autres images filmées d'une colline, des gens courent en contrebas, ceux qui tiennent la caméra les encouragent, la vague galope derrière, gourmande comme un monstre affamé. J'ai le ventre tordu par l'angoisse, le suspense, sauf que c'est la réalité, il n'y aura pas de « clap » final. Des gens grimpent sur les capots des voitures, les toits, atteignent un auvent, un homme les empoigne, les hisse, un puis deux, trois, la vague se rapproche de plus en plus, un homme propulse son enfant, il grimpe, la vague frôle ses pieds comme un tentacule, détruit l'auvent, l'homme s'est accroché. Ces gens sont sauvés. Je souffle, mes épaules tombent. J'ai la marque des ongles enfoncés dans les paumes. Je n'en peux plus. Je suis épuisée de larmes et de tristesse.

Les autorités japonaises ont demandé aux médias internationaux de faire preuve de retenue, de ne pas

23

diffuser d'images choquantes. Certains s'y conforment, d'autres pas, ou tard. Je pense à mes parents, à mon fils, qui regardent les mêmes images de l'autre côté du monde avec la même consternation et sans doute ce sentiment d'impuissance et de culpabilité de ceux qui sont en sécurité. Maman doit penser à sa mère. Comment au vu de telles images, imaginer qu'elle puisse en réchapper, elle qui ne peut pas fuir ?

Je m'extrai bien difficilement de ces images gluantes. Mes parents, comme mon fils à quelques centaines de kilomètres d'eux, sont en ligne sur Skype et répondent tout de suite. Par la petite webcam, je vois le visage tendu de mon père, les yeux rouges de ma mère dont la tête entre et sort du cadre tant elle a de mal à contenir son émotion. Ils sont rassurés pour moi sans avoir été très inquiets. Ils ne sont jamais sûrs que je ne sois pas en voyage dans un coin ou l'autre de l'archipel. Ils ignorent

encore que des gens sont morts ici même à Tokyo. Mon fils Ken'ichi tente avec un peu d'humour de transmettre son soulagement.

— Maman, je suis content que tu n'aies pas choisi de partir en vadrouille dans le Tōhoku pour un de tes reportages en ce moment...

— Tu ne crois pas si bien dire, j'avais rendez-vous dans une semaine près de Miyako dans une fonderie traditionnelle de théières pour mon reportage sur le thé. J'avais d'ailleurs prévu de passer voir Obāchan en chemin. J'étais tranquillement chez moi en train de télécharger des photos quand la première secousse a frappé.

Regardez les dégâts !

Je promène l'ordinateur avec sa webcam à travers la pièce pour leur montrer l'étendue du désordre.

24

— Je n'ai encore rien rangé, je voulais vous appeler au plus tôt. Ça continue à trembler tout le temps, on a eu une réplique très forte juste après la secousse initiale et depuis, on en a sans cesse de plus petites.

— Là n'est pas l'essentiel, dit Maman. Que fait-on si tu n'arrives pas à joindre ta grand-mère ?

— Il faut d'abord que je cherche si son village a été touché. Il s'agit peut-être simplement de lignes coupées.

Je vais tenter d'appeler des collègues journalistes qui habitent la région, j'utiliserai le téléphone satellite si nécessaire. Elle nous appellera peut-être elle-même,

elle

a nos fixes et mon portable. Dans ce cas, les premiers qui ont des nouvelles appellent les autres.

— Mais enfin, tu ne veux pas voir la vérité en face, ils disent sur NHK que l'épicentre du séisme est face à la péninsule et que le tsunami a submergé Ishinomaki tout proche. Comment a-t-elle pu en réchapper ? Et même si elle est en vie, il n'y a sans doute plus l'électricité, d'eau courante. On est en mars, il fait froid là-haut !

— Maman, ne t'affole pas, je te promets de me renseigner au plus vite. Je vous contacte dès que j'ai la moindre nouvelle, promis.

— Même en pleine nuit.

— Même en pleine nuit, Maman.

— On t'embrasse, ma chérie, conclut mon père, fais attention à toi.

Je me retrouve en tête à tête avec mon fils et relâche

la tension. Nous poursuivons en français la conversation commencée ainsi à quatre à cause de mon père. Avec Ken, j'utilise plus souvent le japonais dans lequel je l'ai éduqué. Contre l'avis de mon père car née en France, j'aurais pu légitimement y renoncer. Parce que ma mère

25
m'a elle-même
élevée dans sa langue et sa culture, comme
une petite part de son pays qu'elle aurait transplantée en
moi pour faire barrage au manque.

Nous évoquons ensemble mon possible départ. Je le
quitte à grand-peine
après des effusions plus chaleureuses
que d'ordinaire. La distance, d'un coup, me pèse. Mes
bras restent vides. Mon coeur est plein de lui, et de cette
nostalgie en demi-teinte
faite de souvenirs qui surgissent
et qu'on ne choisit pas. La concentration sur son visage
encore juvénile, devant un vieux film de Kurosawa ou
d'Ozu, vautre sur notre futon parisien, son rire lorsque
j'aspire des nouilles en faisant du bruit sur le comptoir
de la cuisine, son insatiable curiosité lorsque nous nous
promenons entre les étals du marché aux puces à Kyoto.
Il me manque mais c'est moi qui l'ai laissé en arrière.
Je dors peu cette nuit-là.

Je m'assoupis sur l'ordinateur
pour être sortie de ma torpeur à chaque alerte. Un train
de voyageurs a disparu dans le département de Miyagi.
Petit somme. Secousse. Le sol des remblais se liquéfie à
Chiba. Assoupissement. Appel. Une raffinerie de pétrole
a pris feu à Ichihara. Torpeur. Alerte. Je suis assaillie de
messages de l'ambassade, d'appels de France d'agences
de presse et de collègues journalistes ne se souciant pas
du décalage horaire. Je finis par couper mon téléphone
et désactiver les alertes incessantes. La terre se déchire
sans cesse, vibrant de mille maux.

Je m'endors pour de bon aux petites heures du jour,
épuisée, vidée. Mon sommeil est entrecoupé de cauchemars.
Je cours sans relâche poursuivie par la langue
infâme, je tente de grimper, me retourne sans cesse, mais
mes jambes sont de plomb, mes mains griffent la terre
et glissent. Une réplique un peu plus violente me fait
relever la tête, hébétée, en sueur. Je suis encore habillée,
la bouche pâteuse de trop de café. L'écran muet diffuse
d'autres images inédites, toujours plus terrifiantes.

On est le 12 mars. L'après-11 mars.
Comme on parle de l'après-guerre,
de l'après-11 septembre,
le cataclysme qui s'est déchaîné sur le Japon
marque la fin d'une ère, innocente et prospère.

Le commencement du reste de nos vies.